6eE du collège Fernand Gregh de Champagne sur Seine

CRITIQUE DU FILM TOMBOY

L'histoire de Tomboy est assez originale. Le doute sur l'identité sexuelle de Laure est bien maintenu. En effet, lorsque le film débute et qu'on la voit avec son père conduire la voiture en débardeur, on ne se pose aucune question à ce sujet : c'est un garçon avec son père qui fait une occupation de garçon. Ce n'est qu'au moment où on entend sa mère l'appeler Laure que l'on comprend que c'est une fille. Ce thème du doute sur l'identité sexuelle est délicat et peut mettre mal à l'aise le jeune spectateur.

Le rythme du film est souvent assez lent avec de nombreux passages où les personnages se côtoient sans se parler. Heureusement, ces passages plutôt contemplatifs alternent avec des scènes plus vivantes comme celles où les enfants jouent ; ce qui arrive très souvent dans ce film (jeu du béret, parties de football, jeu action ou vérité, baignade, jeux entre Laure et sa petite sœur Jeanne, partie de jeu de sept familles entre Laure et son père,…). D'autres scènes très dynamiques et souvent touchantes sont celles où intervient le personnage de Jeanne, la petite sœur de Laure. Elle donne de la vie au film comme lorsqu'elle dessine Laure, ou lorsqu'elle a des répliques si amusantes comme : « le bébé va tomber » quand sa mère, enceinte, est obligée de rester allongée afin de se reposer.

Si le personnage de Jeanne est très touchant par sa naïveté et son côté enfantin, les autres personnages paraissent beaucoup plus froids. Laure cache souvent ses sentiments et on a du mal à la comprendre. Lisa peut susciter une certaine pitié chez le spectateur qui sait qu'elle se fait berner alors qu'elle-même l'ignore . Le groupe des garçons qui jouent au foot apparaît antipathique, surtout dans la scène où ils demandent à Lisa de baisser le short de Laure pour prouver que c'est une fille. Cette scène est choquante, pourtant seul le haut du corps de Laure est cadré et on ne voit rien de gênant. Ce qui choque le plus est de s'imaginer vivre une scène aussi humiliante que celle-ci. Les parents semblent peu importants au début du film. Pourtant, on devine que leur récent déménagement doit avoir un rapport avec le travestissement et les mensonges de Laure. Toutefois, quand la mère de Laure découvre son mensonge, elle devient beaucoup plus importante car elle oblige sa fille à mettre une robe et à aller voir un garçon ainsi que Lisa dans cette tenue. Elle va jusqu'à gifler Laure, plus à cause de son mensonge que pour son goût pour les « trucs de garçon ».

La fin du film est intéressante car elle reprend la scène de rencontre du début entre Laure et Lisa, mais le mensonge en moins. Cependant, il aurait été intéressant de voir la réaction des autres enfants au moment de la rentrée des classes qui s'annonce. Comment vont-ils réagir en voyant que Mickaël s'appelle en réalité Laure ? Laure va-t-elle réussir à assumer son goût pour une vie de garçon sans se faire passer pour un garçon ?

Il y avait une atmosphère particulière dans ce film avec une lumière omniprésente en raison de la période choisie. En effet, on comprend que le film se déroule pendant les grandes vacances pour s'achever juste avant la rentrée de septembre. On a souvent des scènes très ensoleillées en extérieur (terrain de sport, forêt, lac) alternant avec des scènes

d'intérieur plus feutrées (appartement de Laure, en particulier dans la salle de bain, sa chambre ou celle où sa mère se repose, la cuisine, le salon ; chambre de Lisa).

Ce film se déroule dans un univers assez fermé, celui de la résidence de Laure, Lisa et des autres enfants qui constitue une sorte de micro société avec les jugements qui vont avec.

Il y avait assez peu de musique dans ce film. Celle que l'on retient est celle de la scène où Laure et Lisa dansent ensemble dans la chambre de Lisa. Il s'agit d'une musique très entraînante qui les fait sauter en tous sens.

Tous les comédiens, et en particulier les enfants, étaient tellement naturels qu'on avait l'impression que la réalisatrice filmait le « vrai » quotidien d'un groupe d'enfants.

CRITIQUE DU FILM L'ENVOL

« L'envol » n'est pas un film à l'abord très facile ; d'une part, en raison de la VO sous-titrée, et d'autre part, à cause du mode de vie des personnages très éloigné du nôtre. Bazarbaï vit en Mongolie dans une famille d'éleveurs qui sont nomades. Il y a d'ailleurs dans ce film une opposition très nette entre le mode de vie des nomades, libre, dans de grands espaces, avec la nature et les animaux comme cadre, et la vie des citadins telle que va l'expérimenter le frère de Bazarbaï (logements de fortune, travail insoutenable dans les mines,…).

Ce film est une sorte de parabole. Pour nous faire comprendre le passage difficile de l'enfance à l'âge adulte, le réalisateur utilise l'image de l'aigle qui va à la fois guider le héros mais aussi prendre lui-même son envol vers une vie nouvelle. Cet aspect du film a nécessité bien des explications. Sinon, on a tendance à rester au premier sens de l'histoire et à ne pas percevoir la portée du film.

Une fois ce point éclairci, l'histoire semble un traitement original d'un thème assez banal : le père de Bazarbaï veut que son fils devienne aiglier comme lui et prenne sa succession. Son fils aîné part pour la ville en secret et fait croire qu'il a fait fortune alors que sa situation est pire que lorsqu'il était nomade. Du coup, Bazarbaï se met à rêver de la ville et de tous ses attraits (moto, radio,…). Bazarbaï va ensuite effectuer une sorte de voyage initiatique dans lequel il va être protégé et guidé par l'aigle. Il traverse seul et avec courage toute une série d'épreuves (ligoté par des braconniers, exploité par les gens du cirque, proche de la mort quand il dort dehors dans la neige et le froid,…). Il finira par sortir grandi de ces expériences et réalisera que devenir aiglier est probablement le destin qui lui convient le mieux.

Ce film est rythmé par le rêve de Bazarbaï qui forme presque une sorte de refrain à l'histoire. Il y a aussi une alternance de scènes tantôt tragiques, comme celles où les nomades doivent égorger le mouton blessé ou quand le cheval de Bazarbaï est dévoré par un loup, et de scènes plus amusantes ou émouvantes , comme lors des retrouvailles de Bazarbaï et de son frère ou lors des face à face entre Bazarbaï et l'aigle (quand l'aigle le guette sous les rochers d'une grotte ou quand le garçon lui tire la langue).

Les deux personnages importants du film sont Bazarbaï et l'aigle qui forment un véritable duo. L'aigle va permettre à Bazarbaï de trouver sa voie. Il le suit et le protège à la demande du père. On peut d'ailleurs souligner la performance du dressage du rapace. On se demande comment on peut obtenir qu'un animal joue ainsi, comme un acteur. On imagine aussi la difficulté pour les comédiens de travailler avec un aigle, cela a dû nécessiter bien de la préparation.

On voit le personnage de Bazarbaï grandir et évoluer au fil de l'histoire. Il perd ses illusions quand il voit la réalité de la vie de son frère. Du coup, cela le fait réfléchir à sa vie de nomade qu'il finit par trouver plus agréable qu'elle n'y paraissait.

Les personnages secondaires sont autant de « passerelles » pour Bazarbaï vers l'âge adulte : le jeune fille pleine de méfiance qu'il « délivre » des braconniers, son père qu'il ne comprend pas du tout au début, son frère qu'il admire à tort, les moines bouddhistes, les personnages malfaisants (braconniers, gens du cirque) qui l'obligent à se surpasser pour se libérer,…

On retiendra de ce film la beauté des paysages de Mongolie : steppes désertiques ou paysages enneigés. C'est très dépaysant. La bande son vient souvent souligner ces passages plus contemplatifs.

Pour finir, l'envol de l'aigle à la fin du film est un magnifique symbole : après dix ans de captivité, il retrouve sa liberté… tout comme Bazarbaï, qui va enfin s'envoler vers sa propre vie d'adulte, celle qu'il aura choisie en toute connaissance de cause.

CRITIQUE DU FILM LA GUERRE DES BOUTONS

Ce film ne pose aucun problème de compréhension. Il est très facile d'accès et certains d'entre nous l'avaient déjà vu. Pourtant ça n'a pas semblé les gêner puisque c'est le film préféré de la classe.

Au premier abord, le fait qu'il soit en noir et blanc pouvait un peu dérouter, mais on oublie très vite cet aspect pour rentrer dans cette histoire d'enfants et s'attacher aux personnages.

Ce film est très rythmé et l'on ne s'ennuie pas une seule seconde : on suit avec attention les aventures des deux bandes d'enfants de Velrans et de Longeverne. On comprend vite que cette « guerre des boutons » est surtout un jeu et un défi entre les deux camps. Les dialogues renforcent encore davantage le dynamisme de l'histoire. Certaines répliques sont devenues culte « Si j'aurais su, j'aurais pas venu », « c'est bon la goutte »… On a aussi tantôt des moments extrêmement drôles (le garçon qui chevauche un âne qui refuse d'avancer, la bataille où ils arrivent nus, P'tit Gibus ivre, …) et tantôt des moments plus touchants (Lebrac se faisant battre par son père, Lebrac avec son lapin seul dans les bois,…). Le thème de la trahison est important dans l'histoire car c'est à cause d'un traître que la cabane sera détruite.

La force du film réside surtout dans le jeu très naturel des acteurs qui sont en grande majorité des enfants. On a l'impression qu'ils jouent à jouer la comédie à travers leurs batailles où ils ne s'échangent que peu de vrais coups. P'tit Gibus est probablement le plus marquant. C'est le plus petit, il sait parfaitement jouer la naïveté et l'innocence de l'enfance. Les deux chefs, Lebrac et l'Aztec, sont deux caractères bien trempés qui rivalisent sans cesse d'imagination pour prendre le dessus sur l'adversaire (idée du vol des boutons, idée du tracteur détruisant la cabane,…). Les personnages, malgré l'époque lointaine, nous semblaient plus proches par leurs tempéraments volontaires. On voit aussi l'importance du groupe notamment avec le garçon fort en maths qui fait des calculs savants dans l'intérêt de son camp. On remarque toutefois que la fille joue un rôle assez mineur qui correspond probablement à l'image des filles à cette époque : elle reste dans la cabane pour préparer le repas en attendant le retour des garçons. Le rôle du maître est assez important finalement car il est une sorte d'intermédiaire entre les enfants et les adultes. On voit qu'il accompagne Lebrac en pension à la fin comme s'il le prenait un peu sous son aile face à la dureté de son père. D'ailleurs, le maître s'amuse et sourit parfois des inventions des enfants , comme lorsqu'il voit dans les toilettes leur « plan de guerre ».

Ce film est avant tout une excellente comédie, très efficace. Le noir et blanc et les répliques un peu datées et familières lui donnent un charme ancien que l'on apprécie encore de nos jours.

La fin est à la fois étonnante et positive : on est surpris de voir l'aztec retrouver Lebrac au pensionnat. Quand on les voit tomber dans les bras l'un de l'autre, on comprend qu'ils vont maintenant devenir amis. En effet, ils sont tous les deux loin des leurs et cet isolement les rapproche : au moins ils se connaissent et savent combien ils sont tenaces tous les deux.

CRITIQUE DU FILM LES COULEURS DE LA MONTAGNE

Le film « les couleurs de la montagne » était assez difficile à comprendre. D'abord, nous ne sommes pas habitués aux VO sous-titrées et cela demande un peu de temps pour réussir à lire tout en regardant les images. Ensuite, l'histoire est assez éloignée de nos préoccupations car on ne côtoie pas de guérilla s'opposant à l'armée. D'ailleurs, il était parfois difficile de savoir de quel camp étaient les différents hommes armés. En définitive, on voyait surtout qu'ils étaient toujours contre les paysans qu'ils soupçonnaient souvent soit d'appartenir à la guérilla, soit de ne pas soutenir la guérilla.

Contrairement à « Tomboy », ce film était très dynamique et ne manquait pas d'action, bien au contraire. Il contenait même plusieurs histoires en une puisqu'on suivait la vie de Manuel et de sa famille, mais aussi celle de son ami Julian, ou encore celle de l'institutrice ou celle des enfants albinos. Le football était d'ailleurs au centre de l'histoire car il unissait les enfants : c'est la grande passion de Manuel, mais c'est aussi un danger (terrain miné).

Les personnages des enfants s'opposaient au monde violent des adultes. Parmi les enfants, Manuel était le héros. Il adorait dessiner et jouer au football. Ces deux éléments jalonnaient le film. A l'école, Manuel préférait dessiner plutôt que faire ses exercices de

mathématiques. Puis la maîtresse lui offrit des crayons. Ensuite il participa à la fresque sur l'école qui recouvrit les slogans de la guérilla (montrant ainsi l'étrange pouvoir des enfants sans usage de violence). Un moment clef du film était aussi l'anniversaire de Manuel : son père lui offrit des gants et un ballon de football. Mais il perdit ce ballon tombé dans un champ de mines. Avec ses amis, il cherchait tous les moyens possibles et inimaginables afin de récupérer son ballon adoré, au péril de leurs vies. Le personnage de Manuel est aussi le fil conducteur du film car, après chaque disparition ou départ d'un personnage, il récupère toujours un objet lui appartenant (crayon de la fillette, chaussure de foot de Julian, lunettes de l'albinos, chapeau,…).

Les adultes étaient souvent liés à la violence soit en tant que victimes de cette violence (comme le père de Julian ou celui de Manuel, ou comme la maîtresse) soit en tant qu'auteurs de cette violence (comme les hommes de la guérilla ou de l'armée). La maîtresse joue un rôle particulier car elle appartient au monde des enfants par son métier, mais elle est aussi une adulte victime des pressions de la guérilla. Elle fait preuve de courage lorsqu'elle ose recouvrir les slogans de la guérilla d'une fresque peinte par les élèves. Toutefois, elle sera obligée de fuir comme les autres si elle veut rester en vie.

Un passage nous a particulièrement surpris, il s'agit de celui où la truie saute sur la mine : nous avons bondi de notre fauteuil. Certaines scènes sanglantes et violentes étaient assez insoutenables comme celle où le père de Julian est retrouvé mort sur le dos d'un cheval ou encore la scène finale où les guérilleros s'attaquent au père de Manuel. Il était aussi triste de voir l'école se vider de ses élèves au fur et à mesure du film. En effet, les familles devaient choisir entre la fuite et la mort.

Le film porte bien son nom car les paysages de montagnes colombiennes étaient magnifiques avec des nuances de vert et une végétation vraiment luxuriante. C'est un film très coloré : vert comme la forêt mais aussi rouge sang, ou encore multicolore comme les dessins des enfants.

C'était plaisant d'écouter les voix des acteurs en espagnol, cela donnait un côté plus réaliste au film qui, du coup, s'approchait plus du reportage par certains moments.